

Tout peut mal tourner. Tout doit être détruit.

Mathieu Teasdale

Numéro 122, printemps 2019

De la destruction
On Destruction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Teasdale, M. (2019). Tout peut mal tourner. Tout doit être détruit. *Espace*, (122), 64-66.

Tout peut mal tourner. Tout doit être détruit.

MATHIEU TEASDALE

Dans son livre *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle* (1997), W. G. Sebald analyse la dévastation du territoire allemand après la fin de la Seconde Guerre mondiale par les bombardements sans répit des forces alliées et leurs effets sur les populations. Alors que les Alliés avaient cherché à raser Berlin, Sebald explique qu'avec ces bombardements, c'est l'élimination d'un patrimoine et du lien à l'histoire qui étaient recherchés. Enfouie sous les décombres de la ville, la réalité de la destruction totale « n'apparaît donc pas comme l'issue effroyable d'une aberration collective, mais comme la première étape de la reconstruction réussie¹ ». Malgré leur sort, les Allemands adoptaient une « attitude de défi pour manifester leur volonté de reconstruire leur pays détruit et de rendre l'Allemagne "plus grande et plus puissante que jamais"² ». Sans encore savoir comment parvenir à la reconstruction, la question de la destruction revêt la possibilité de faire autrement et de rendre visible une ouverture béante sur les possibles dans leur totalité. L'intérêt du texte

de Sebald réside dans l'idée que la destruction est un acte dont le résultat change radicalement, voire abolit, le cours des choses. Qu'elle soit voulue ou non n'y change rien puisque la destruction, en plus d'agir sur l'espace, ou la matière, joue également sur la temporalité. Avec elle, le temps cesse d'être un continuum, et une rupture s'opère à la manière d'un oubli du temps présent, qui suivait un passé, au profit d'un nouveau présent qui permet un futur qui saura être autre.

L'artiste français Éric Watier a publié un livre qui présente une recension d'œuvres d'art détruites par les artistes qui les ont créées. Intitulé *Tout l'inventaire des destructions*³, son livre, dont la version augmentée en 2018, dresse un catalogue de deux cents actes de destruction sous forme anecdotique. Ceux qui y sont retenus par Watier peuvent être vus à travers cette idée de rupture que développe Sebald. Alors qu'il affirme qu'avec la destruction apparaît le sentiment de

**Le jeudi 17 mars 1960, Jean Tinguely présenta
Hommage à New York, une machine dont le but
était de s'autodétruire en trente minutes.
En février 1969, il construisit dans le désert
du Nevada sa deuxième machine autodestructrice :
Étude pour une fin du monde n° 2. Elle explosa le 21 mars.**

Jean-Paul Riopelle n'a pas détruit de peinture, mais a toujours repeint sur les toiles qu'il trouvait mauvaises. En revanche, ses parents ont détruit ses premiers tableaux abstraits. Ils y voyaient l'œuvre du démon.

ne plus rester nulle part, qu'il faudrait qu'on se trouve ailleurs, les nombreux exemples de Watier montrent qu'il en est de même pour les artistes qui ont détruit leurs œuvres. En ce sens, les destructions des œuvres opèrent une rupture avec un regard posé sur le passé et forcent à un retournement vers l'avenir.

Ces forces destructrices, illustrées par Watier et analysées par Sebald, rejoignent aussi celles de Walter Benjamin dans son court texte *Le Caractère destructeur*. Ce caractère destructeur, écrit-il, « ne connaît qu'un seul mot d'ordre : faire de la place; qu'une seule activité : déblayer⁴. » Dès lors, son caractère se fait voir comme une volonté et une capacité d'action où est révélé son seul aboutissement : détruire. Benjamin ne voit, pour sa part, qu'une seule et unique catastrophe, une seule et unique destruction et un seul et unique caractère destructeur qui opère sur une tempête qu'il appelle « progrès ». C'est suivant le sens que lui donne Benjamin que le caractère destructeur exprime son « besoin d'air frais et d'espace libre [qui] est plus fort que la haine ». Faire de la place, déblayer, pour reprendre son expression, efface les traces et vide le sens.

Dans son livre, Éric Watier cite l'exemple de Gerhard Richter qui, au début des années 1960, a détruit toute sa production avant de (re) commencer avec *Tisch*, une œuvre qui porte le numéro 1 dans son catalogue raisonné⁵. Cet acte apparaît libérateur pour l'artiste, au sens de Benjamin, parce qu'il permet de se sortir d'un présent qui oblige constamment à rester pris dans la promesse du progrès. En détruisant, ce qu'il connaît lui devient étrange.

Le caractère destructeur est accompagné d'une distance nécessaire puisque l'acte lui-même est effleuré par le doute auquel il ne lui faut pas succomber. De cette façon, pour détruire ses œuvres, Jochen Gerz regarde ailleurs⁶. Ce faisant, Gerz se surprend de l'acte qu'il accomplit avec un étonnement ironique qui suspend le doute et le détourne déjà de son objet. Il agit sans hésitation, et « c'est pour cette raison qu'il voit partout des chemins⁷ ».

Le regard porté ailleurs conduit à nous faire voir que le caractère destructeur « est une méfiance insurmontable à l'égard du cours des choses, et l'empressement à constater à chaque instant que tout peut mal tourner⁸ ». En 1960, Jean Tinguely présente *Hommage à New York*, une machine dont le but était de s'autodétruire en trente minutes. Au moment de sa mise en action, Tinguely affirmait devant de nombreux témoins, en parlant de sa machine, qu'il s'agissait non pas d'une pièce, mais bien d'une situation transmise en la liquidant de sa possibilité de conservation.

Le destructeur fait son travail et, avec lui, il s'entoure de témoins pour voir son efficacité. Il est en ce sens un signal duquel Benjamin affirme qu'il est un repère « exposé à tout vent, exposé à tous les racontars⁹ ». Dans *Tout l'inventaire des destructions* sont aussi rapportées les destructions de Pierre Soulages qui procède à la crémation de ses toiles dans le four de son atelier, ce qui a poussé ses voisins incommodés par la puanteur à porter plainte. La destruction a ceci d'éclairant en son caractère qu'il n'y a pas place à la compréhension, elle accepte le malentendu. Ce malentendu peut être alors perçu comme la fin de la justification qui s'évertue à expliquer les motivations de l'acte. Conséquemment, on peut également l'entendre comme une inutilité à contrer le malentendu puisque le caractère destructeur le provoque.

En 1993, Thomas Hirschhorn a volontairement mis au chemin ses petites œuvres que les éboueurs ont ramassées¹⁰. Ainsi, elles perdent alors leur aura esthétique par le caractère destructeur puisqu'elles ne sont plus reconnues comme telles. Le malentendu vient de la liquidation de la continuité, de la tradition, et il se tient devant celui ou celle qui joue le jeu du pire. Ne pas être compris est, entre autres, l'objectif du caractère destructeur. Il vient du besoin d'anéantir les traces du passé et, avec elles, celles de la vie intérieure qui y est rattachée. L'exemple de l'artiste chinoise Xiao Lu, arrêtée et incarcérée pour avoir fait feu avec une arme sur son œuvre, illustre par cet acte l'incompréhension. Intitulée *Dialogue* (1989), son œuvre est une installation qui met en contexte les sculptures d'un homme et d'une

**Dans les années 1960, lorsqu’il rentrait ivre,
Marian Bogusz mettait en pièces ses tableaux,
en disant : « Demain, j’invente une nouvelle forme. »
Et le lendemain matin, il se remettait au travail.**

femme, chacun dans une cabine téléphonique entre lesquelles se trouve un téléphone dont le combiné est décroché. Les coups de feu sont tirés sur le symbole d’une culture qui n’a pas su remplir son rôle pour créer des liens. C’est un *Dialogue* avec un revolver qui vise l’abolition du sujet. Le revolver est le signal que le dialogue ne s’avère que l’empreinte d’une idée fausse ou d’un acte restreint qu’on doit aussi liquider.

Tout l’inventaire des destructions d’Éric Watier se nourrit de l’idée benjaminienne du caractère destructeur qui est un détournement final du passé : « Il démolit ce qui existe, non pour l’amour des décombres, mais pour l’amour du chemin qui les traverse¹¹. » Dans cette suite, la destruction est alors la révélation de ce qui nous entoure : des ruines que l’on traverse. C’est une manière de réinventer le passé pour lui rendre sa force rédemptrice. C’est en somme ce que le livre de Watier présente : une simplification du monde qui s’opère alors qu’il est considéré comme digne d’être détruit, et là où certains ne perçoivent que les anciennes traces, le caractère destructeur, lui y voit toujours des chemins.

1. W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l’histoire naturelle*, Arles, Acte Sud, 2004, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 17.
3. Éric Watier, *Tout l’inventaire des destructions*, Incertains sens, Dijon, Les presses du réel, 2018. Les trois citations mises en exergue proviennent de cet ouvrage.
4. Walter Benjamin, « Le caractère destructeur », dans *Œuvres*, Vol. 2, Paris, Gallimard, 2000, p. 330.
5. Éric Watier, *op. cit.*, p. 99.
6. *Ibid.*, p. 42.
7. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 332.
8. *Ibid.*, p. 332.
9. *Ibid.*, p. 331
10. Éric Watier, *op. cit.*, p. 110.
11. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 332.

Mathieu Teasdale œuvre dans plusieurs endroits, notamment ceux liés, de plus ou moins près, parfois, à la littérature qu’il enseigne. Il partage ses intérêts pour les arts, ici et là, et il est né à Montréal, le lendemain d’un vendredi 13.